

# Montée au pâruage dans le Jura vaudois

Autor(en): **Hugger, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **60 (1970)**

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005461>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Qui ne connaît, même au delà de nos frontières, les solennelles montées à l'alpage telles qu'elles se pratiquent dans toute la région des Alpes, du pays d'Appenzell jusqu'à la Gruyère? Mais on ignore généralement que le Jura vaudois possède aussi les siennes. Ces dernières sont, bien sûr, moins spectaculaires que les précédentes dont on s'inspire dans la région. Elles possèdent toutefois des caractères bien à elles et une certaine pérennité qui méritent qu'on s'y arrête quelque peu.

Dans le Jura, la transhumance concerne une vaste région qui s'étend des contreforts sud-ouest, y compris la région montueuse située en contrebas, jusqu'au lac de Neuchâtel, à la plaine de l'Orbe, à la Venoge et au lac Léman. Ce territoire s'étend bien avant dans le Gros de Vaud, avec des pointes jusque dans la région de Payerne, d'Echallens, de Moudon. Il convient d'y ajouter les migrations internes propres aux vallées jurassiennes, celles particulièrement de la Vallée de Joux que le Vaudois appelle tout bonnement «la Vallée». Etant donné les conditions naturelles de ces pacages, qui, le plus souvent, se juxtaposent aux domaines, ce sont, bien entendu, les troupeaux de ces villages du Jura qui ont le chemin le moins long à parcourir lors de leur montée au pâturage. De plus, de nombreux troupeaux passent la frontière pour s'en aller vers une zone profonde de plusieurs kilomètres, située dans le Jura français tout proche (environ 9000 têtes de bétail pour l'année 1969!)<sup>2</sup>.

Dès le 20 mai environ, et jusque vers la mi-juin, on peut observer dans cette région d'importantes migrations, de gros transports de bétail. On voit venir de loin de longues files de vaches couronnées de fleurs multicolores. Ces cortèges empruntent des chemins de prédilection, ceux-là mêmes, généralement, que la nature leur a tracés, tels que cluses et dépressions: au sud-ouest Saint-Cergue, plus au nord les cols du Marchairuz et du Mollendruz, la vallée de Vaulion, Vallorbe et sa position clé en direction des montagnes françaises, Sainte-Croix. Ce sont là les voies principales. On utilise en outre un grand nombre de chemins de moindre importance, sentiers forestiers par exemple, qui, à flanc de coteau, mènent directement au pâturage.

<sup>1</sup> La version française a été assurée par Mme M. Jost, Lausanne. Nous la remercions cordialement de son excellent travail. – La présente étude est le fruit de recherches que l'auteur a pu conduire en 1969, grâce à l'aide du Fonds national suisse de la recherche scientifique et de la Fondation Max Geldner à Bâle.

<sup>2</sup> Celles-ci, touchant aux montagnes suisses, ne doivent, en principe, pas se situer dans une zone éloignée de plus de 10 km de notre frontière. Cela conformément à un arrangement fixé d'entente entre les deux pays le 23 octobre 1912.

Ces transhumances sont cependant en voie de disparition, tout au moins sous leur aspect traditionnel. L'un des obstacles les plus considérables auquel elles ont à faire face, est le trafic automobile toujours croissant. Ce dernier rend tout déplacement de troupeaux impossible sur bon nombre de routes ou cause de tels embarras que la montée au pâturage met bêtes et gens en danger et représente pour les vachers une tension nerveuse considérable. C'est la raison pour laquelle beaucoup de paysans ont décidé de charger les animaux sur des camions ou des remorques attelées à des tracteurs et de les conduire directement au pâturage. Cette manière de faire s'impose chaque année davantage. Il faut ajouter à cela divers autres motifs: le fait, par exemple, qu'on ne mène souvent plus à la montagne que le jeune bétail, soit celui, précisément, qui se prête le moins à de spectaculaires montées au pâturage. D'autre part, un sens nouveau de l'économie apparaît dans la mentalité du paysan. Celui-ci se met à calculer combien d'argent et de peine il lui en coûte pour une telle journée et quelle économie d'efforts et de temps il pourrait réaliser en faisant transporter son bétail par la route. Je m'étendrai davantage là-dessus un peu plus loin.

Cependant de nombreuses « montées » ont encore lieu selon l'ancien usage. Ce sont naturellement les villages du pied du Jura qui en ont surtout conservé la coutume, puisqu'ils ont un chemin plus court à parcourir et dans un trafic moindre. Pourtant, de nombreux propriétaires du Plateau, des bords du lac Léman, et même quelques-uns du Gros de Vaud font encore la route à pied. Partant tôt, ils font une grande partie du trajet avant l'heure de la grosse circulation. Ainsi, certains troupeaux quittent le village à 7 ou 8 heures du soir, afin de faire route durant toute la nuit et, après avoir observé, au sommet du col, une bonne halte de repos, de parvenir enfin au but dans la matinée ou vers midi. Evitant ainsi l'encombrement des routes, les bêtes ont du même coup moins à souffrir des mouches par les journées déjà chaudes. De tels déplacements représentent des marches considérables: « Ce sont des trottes pour les bêtes », parfois de plus de dix heures<sup>3</sup>. Elles apparaissent pourtant comme bien modestes en comparaison de ce que l'on exigeait des animaux autrefois. Voici à peine trente ans, par exemple, un paysan de Chevilly près Cossonay s'en allait avec son troupeau jusqu'à Concise sur les bords du lac de Neuchâtel et, de là, en direction de son pacage de la région du Creux du Van. Ces sortes de marches n'étaient nullement exceptionnelles. Chaque fois, les bêtes ne parvenaient que péniblement au but, beaucoup boitant. Je me suis laissé dire plus d'une fois que la route qu'elles avaient suivie restait marquée par les traces de leurs sabots ensanglantés. Il fallait plusieurs jours pour que les bêtes se remettent des fatigues du voyage et produisent à nouveau leur quantité de lait habituelle.

De nos jours, on emprunte volontiers pour ces « montées » d'anciens tronçons de routes abandonnées, même si ceux-ci représentent un détour.

<sup>3</sup> Un troupeau monte par exemple encore de cette façon de Cossonay jusque dans la région de Mouthe, ce qui représente une marche d'au moins dix heures (35 km).

Preuve en soit la montée à Ste-Croix et vers la région du Chasseron : on passe Vuitebœuf, pour suivre de là l'ancienne voie romaine escarpée et plutôt dangereuse, mais éviter ainsi la route cantonale intensément fréquentée. De même, les troupeaux venant de la plaine empruntent-ils, dans la région de St-Cergue, la vieille route pierreuse de Gingins. A côté de ces migrations-là, au cours desquelles tout le trajet s'effectue encore à pied, il existe maintenant bon nombre de solutions intermédiaires, imaginées pour conserver au moins quelque chose des vieilles traditions. Ainsi, certains bergers mènent-ils leurs bêtes par train ou par camion jusqu'à Vallorbe, jusqu'au Pont ou jusqu'au sommet de quelque col et, de là, poursuivent leur route à pied, selon l'ancienne habitude. Ce n'est alors qu'après avoir déchargé leur bétail qu'ils parent les bêtes de leurs décorations de fleurs. Un paysan de Suchy, par exemple, conduit son troupeau jusqu'à un pâturage de la Vallée de Joux, où il demeure pour une dizaine de jours ; de là, il passe ensuite en France avec tout le cérémonial voulu. Un grand nombre de propriétaires empruntent ainsi un moyen de transport pour la «montée» exclusivement et font encore la «descente» à pied, selon la tradition.

Voyons ce qui peut pousser ces paysans à conserver l'ancienne coutume de la montée au pâturage, malgré tous les inconvénients que nous venons d'indiquer. Cet attachement offre naturellement toute une gamme de nuances, qui vont du culte des coutumes ancestrales jusqu'à l'accueil enthousiaste de ces mêmes usages par de nouveaux venus, soit par les amodiateurs qui, pour la première fois, «louent une montagne». D'un autre côté, on voit des paysans abandonner, comme démodées ou anachroniques, des habitudes jusqu'alors en vigueur et y renoncer totalement parce qu'elles entraînent un surcroît de fatigue et une dépense considérable. «Les vrais mordus», ceux qui respectent encore l'héritage ancestral tout au moins pour la «montée», ceux-là y demeurent attachés par le sentiment plus ou moins conscient qu'un tel abandon représenterait la fin des traditions originales de la vie pastorale et qu'avec elles disparaîtrait un certain aspect de notre civilisation. Quels sont donc, à tout bien considérer, les mouvements naturels qui poussent les paysans à conserver de telles traditions ? Pour une bonne part, certainement, les habitudes familiales et aussi la fierté et l'orgueil de mener à la montagne un beau troupeau ; finalement, l'expérience enivrante d'une telle expédition. Ce ne sont donc, en fait, que des sentiments tout pareils à ceux qu'éprouvent encore les vieux vachers qui ne peuvent plus participer à cette traditionnelle «montée», et qui, voyant passer des troupeaux, se mettent à pleurer. En un mot, il s'agit là de l'amour du berger pour ses bêtes ; sans cet amour-là, il ne peut y avoir de telles «montées».

Sous sa forme traditionnelle, l'inalpage a une signification importante dans la vie pastorale. Il marque le point de départ, plein de gaieté, de l'été montagnard. Il est, pour nombre de gens dans les villages, le signe du début des beaux jours et, pour ceux qui y prennent part, une véritable fête. On ne trouve quelque chose d'analogue que dans la «descente»,



encore plus haute en couleur peut-être, mais de laquelle, de l'avis de tous, se dégage une certaine mélancolie.

Le grand jour de l'estivage réclame bon nombre de préparatifs qui commencent pendant l'hiver déjà. Il y a tout d'abord l'entretien des sonnailles. Le carillon est, en effet, la pierre de touche du cortège. Il comprend une multitude de timbres tous accordés entre eux. Cela représente un joli capital. Il n'est pas rare qu'un paysan possède jusqu'à quarante cloches et plus, ce qui correspond à une mise de fonds de 8 à 10 000 frs.<sup>4</sup> Ces cloches ne servant que pour la montée et la descente du pâturage, ne constituent en somme qu'un attirail de parade, donc de luxe. Durant tout l'hiver, elles resteront suspendues, bien en vue, à des perches mobiles, sous l'avant-toit de la grange et signaleront de loin la maison d'un propriétaire de pâturage (fig. 1). Parfois aussi, elles sont accrochées dans la charpente de la grange, par ordre de grandeur, luisantes de propreté. D'un côté, les «toupins», en tôle d'acier forgé, qui rendent un son profond et sourd; de l'autre, les cloches de bronze au son harmonieux. Les cloches de tôle d'acier rivé, clochettes de tous les jours, les «chamonix»<sup>5</sup>, n'en font pas partie<sup>6</sup>. Ces sonnailles évoqueront tout au long de l'hiver le souvenir des joies estivales et, du même coup, en annonceront d'autres, pour l'été à venir. Le récit d'un souvenir d'enfance d'Ad. Besson<sup>7</sup> nous fera mieux comprendre quels sentiments peut éveiller un carillon de cette espèce. Lorsque le tenaillait par trop la nostalgie de la montagne, le berger de son grand-père, qui habitait St-Saphorin sur Morges, montait jusqu'à la charpente de la grange: «Après les avoir contemplées suffisamment (les cloches), il se plaçait entre les deux perches qu'il empoignait à pleines mains et leur imprimait un mouvement de va-et-vient, mettant en branle toute la sonnerie. Il en résultait un vacarme qui remplissait toute la maison, mais le gros Constant en jouissait intensément.» Et, tandis que s'égrenait lentement le son des cloches, lui, songeait sans doute, d'après Besson, aux beaux jours passés sur la montagne. Saisissant là quelque chose d'essentiel, Besson continue: «Comme bien d'autres bergers, ce gros Constant avait, malgré ses prosaïques occupations, laissé sans qu'il s'en doute, la poésie se faire une petite place dans son âme de montagnard.»

Quelques semaines avant le départ, le paysan décroche ses cloches des perches, les nettoie, graisse les courroies qu'il fait réparer, si nécessaire, par le sellier. Puis il sort ses harnais de parade qui ne sont point restés suspendus au-dehors, afin de ne pas souffrir des rigueurs de l'hiver. Ce sont de larges sangles de cuir entrelacées de décorations de couleur, de signes

<sup>4</sup> Comme prix moyen (prix de base) on peut compter de 200 à 250 frs pour une cloche coulée et 300 frs et plus pour une grosse cloche forgée.

<sup>5</sup> v. Glossaire des patois de la Suisse romande III 288; Bulletin du Glossaire des patois 8, 17 ss.

<sup>6</sup> Ces cloches proviennent d'ateliers régionaux: les toupins de la fonderie Paul Morier de Morges, tandis que les frères F. et R. Albertano de La Sarraz et Jean Viglino de Chavornay sont les fabricants les plus connus de cloches de fonte. v. MAD. FONJALLAZ, Les cloches de vaches. Bâle 1966.

<sup>7</sup> Au pied du Mont Tendre, II (Lausanne 1939) 172. L'événement a eu lieu aux environs de l'année 1880.

symboliques, d'initiales. Certaines de ces courroies portent, sous un écran de mica, la photographie de leur chalet d'origine<sup>8</sup>.

Chaque propriétaire se rend, une ou plusieurs fois, à son chalet pour reconnaître l'état des lieux et effectuer certains préparatifs. Parfois pourtant, il s'en remet exclusivement à son berger qui monte alors quelques jours avant les autres. Il s'agit en effet de redresser les barrières que le vent a endommagées ou que l'on avait couchées à cause de la neige ou par égard pour la troupe ou les skieurs. Puis on nettoie le chalet; quelque soldat ou quelque touriste a pu y passer la nuit. On balaie, on récure, on fait reluire les carreaux. Ce serait là plutôt un travail de femme. On fourbit les bassines. En fin de compte, il ne reste plus qu'à replacer les «clédars»<sup>9</sup> qu'on avait enlevés l'automne venu pour les mettre à l'abri dans l'étable. On monte de la litière ou de la paille, une provision de foin et des vivres. Autrefois, tout cela se passait au moment même de la «montée» et faisait partie intégrante des occupations de la journée. Actuellement, grâce aux possibilités de transport plus faciles et surtout plus rapides, on s'acquitte à l'avance d'une bonne partie de ces travaux. Il restera, quoiqu'il en soit, bien assez à faire pour le jour de l'expédition<sup>10</sup>.

Le propriétaire fixe sa date environ une semaine à l'avance. Il se détermine en fonction de l'état de la végétation sur les pâturages en altitude. On s'en remet également à quelques signes précurseurs. C'est ainsi que le Mont Suchet, qui présente pendant assez longtemps trois taches de neige sur son flanc, n'en doit plus avoir que deux, et que les pivoinnes, futures décorations du troupeau, doivent être en fleurs. «Il ne faut pas partir avant la floraison des pivoinnes.» On choisit de préférence un mercredi ou un samedi, par égard aux enfants; en effet, on aimerait ne pas les priver du spectacle et ils obtiendront plus facilement des congés ces jours-là. Enfin, on convie les invités: tout d'abord les propriétaires qui confient des bêtes pour l'estivage et qui, la plupart du temps, les amèneront ce jour-là, à moins qu'ils ne préfèrent les conduire eux-mêmes jusqu'au pâturage; puis des parents, des amis, des voisins et, parfois, en tant qu'hôte d'honneur, l'un ou l'autre membre des autorités; c'est en effet un honneur que d'être convié à la «montée» et au repas qui en est le point culminant; car c'est là, en effet, une véritable fête de famille pour laquelle on ne lésine pas.

Autrefois, il y a dix ou quinze ans, on faisait sortir les bêtes des étables quelques jours avant le départ, afin qu'elles s'habituent à marcher en

<sup>8</sup> Là aussi, une coutume se perd. Nombre de paysans qui disposent d'un somptueux carillon ne décrochent plus les cloches de leurs perches et ne les attachent plus à l'encolure des vaches. «On n'a plus le temps!» Ils se contentent de grelots. Car, chaque fois que les bêtes se pressent dans les étables, il faut d'abord détacher les grosses cloches de fonte qui se brisent facilement contre les murs et les poutraisons. Ainsi les cloches demeurent-elles au grenier, jusqu'à ce qu'un jour les enfants y montent et se mettent à les faire tinter au moyen d'un bâton.

<sup>9</sup> v. Glossaire IV 105 et s.

<sup>10</sup> En de nombreux endroits, ces travaux sont effectivement exécutés au moment même de la montée au pâturage. Là non plus, il n'y a pas de règle fixe.

plein air sur les routes. Pour ce faire, on leur mettait leurs lourdes cloches de parade pour qu'elles s'accoutument au carillon. On les menait le soir par les chemins: «On faisait plusieurs fois le tour du village, cela faisait un joli bruit, et toute la population assistait à cette parade.» C'était la «promenade». «Quand promènes-tu», se demandaient l'un à l'autre les paysans. Souvent même, ils s'y mettaient à plusieurs pour sortir ainsi leurs vaches jusqu'à une certaine distance de la localité. Puis, tandis qu'elles se reposaient un peu dans un endroit propice, les vachers saisissaient l'occasion d'échanger quelques propos, de «batoiller» un peu<sup>11</sup>.

Ces promenades avaient leur importance; car les bêtes sont comme folles, lorsqu'on les sort pour la première fois de l'étable avec leurs cloches. «Une fois ensonnaillées elles partent comme des sauvages. Mais si on les promène, elles font moins les folles, les <bedoumes>.» Cependant, depuis qu'il est de mode de mettre les vaches à l'herbe beaucoup plus tôt dans le domaine, la coutume s'est perdue. On n'a plus à être, comme autrefois, économe de fourrage et le bétail est habitué à se mouvoir en plein air.

La montée au pâturage demeure toutefois, pour les bêtes, un moment de grande excitation. Elles en ressentent toute l'atmosphère particulière et, dès la sortie de l'étable, il n'est pas rare de les voir s'en aller au trot, surtout le jeune bétail, évidemment. Je me suis laissé raconter le départ d'un troupeau de génisses en provenance de Bettens et devant être chargé en gare de Daillens; dépassant les bergers, il s'était mis à dévaler au grand galop la route en pente; malheur à celui d'entre eux qui eût fait un faux pas, tout le troupeau lui eût passé dessus! André Rochat, de Method, lui, bien qu'âgé de 80 ans, «promène» encore ses bêtes, pour la plus grande joie des habitants du village et, il faut bien le dire, à l'agacement des automobilistes. «Les gens du village le réclament», me répétait complaisamment le vieil amodiateur.

Le jour, et parfois même la nuit précédant le départ, il y a de la besogne à revendre: la fermière prépare le repas qu'on n'aura plus qu'à réchauffer en arrivant là-haut. C'est également aux femmes que revient en priorité l'art de confectionner la parure du bétail, ces fameux «sapins» et «bouquets». Car la décoration du cortège consiste principalement dans ces sapins enrubannés et fleuris de roses de papier qui seront attachés à une chaise à traire («bottecu») fixée entre les cornes de la reine du troupeau (fig. 8). Il y a, la plupart du temps, deux sapins par cortège, mais j'en ai vu qui en comportaient jusqu'à quatre. Les roses, confectionnées par la fermière, sa fille, ou quelqu'autre femme à la main habile, sont de papier crêpé. En dehors de la reine, les autres vaches du troupeau n'auront droit qu'à une simple «couronne», à quelque garniture de fleurs – parfois alors de fleurs naturelles, pivoines ou lilas, fixées à des branches de sapin, mais le plus souvent de simples roses de papier. Ces roses de papier n'ont fait leur apparition qu'avec le début du siècle; auparavant, on n'utilisait que des fleurs naturelles. Pour terminer, on fixe

<sup>11</sup> v. Glossaire II 281 s. v. batolyi.

une rose à l'une ou l'autre courroie des cloches, et il n'est jusqu'au chien qui n'ait une fleur à son collier, pour autant évidemment qu'il soit aussi du voyage.

Un deuil intervient-il dans la famille du fermier, on renoncera alors à toute décoration. On fera de même la plupart du temps, lorsque la «montée» se fait de nuit, car en chemin, les animaux abîment leurs ornements en se frottant aux arbres; la rosée les endommage, et, surtout, personne n'est là pour les admirer<sup>12</sup>.

D'après certains témoignages isolés, provenant surtout de la région de Ballens, on se refuse parfois, même au moment de la «montée», à toute décoration, comme par une sorte de crainte superstitieuse que cet étalage de richesses n'attire quelque malheur. En effet, peut-on savoir d'avance ce que sera l'été et le sort ne risque-t-il pas de punir ce triomphe anticipé? C'est là, probablement, un préjugé terrien de vieille souche.

Vient ensuite la question de l'habillement. Que porter pour faire la «montée» dans toutes les règles? En raison des origines diverses du personnel domestique, il règne dans ce domaine une assez grande variété. La plupart des paysans portent le simple «gilet de fruitier» qu'ils trouvent le plus typiquement vaudois. Il s'agit en l'occurrence d'une chemise de coton rayé, bleu et blanc, avec des manches bouffantes et une échancrure peu profonde à l'encolure. Ces manches bouffantes s'arrêtent un peu en-dessus du coude et laissent libre tout l'avant-bras. Ces gilets sont souvent décorés de quelques broderies, d'edelweiss par exemple, bordant le bas des manches ainsi que le tour du cou. On porte avec cela des pantalons de travail ordinaires, des «salopettes» et, de nos jours, souvent des blue-jeans. On voit également des blouses de travail à manches longues, encore plus simples, taillées dans une toile bleu foncé. Il convient d'ajouter encore à cela le couvre-chef, que ce soit un chapeau de feutre ou une simple calotte, «capet» de paille, de velours ou de feutre<sup>13</sup>.

Cependant, ceux d'entre les paysans et les vachers qui accordent encore une valeur particulière aux traditions revêtent le véritable costume des armaillis, que ce soit celui de la Gruyère ou le costume de velours noir passepoilé de rouge du pays de Berne (fig. 2), ou encore l'habit bleu foncé, aux manches de chemise blanches, propre aux Alpes vaudoises. Ces vêtements, ils les ont achetés sur les marchés régionaux ou se les sont procurés directement dans leur canton d'origine. C'est ainsi que l'on peut voir, dans un même cortège, la plus grande variété de costumes. Il faut dire que, dans cette région, le personnel domestique est d'origines fort diverses et, qu'outre les vachers vaudois, ce sont les fribourgeois – et particulièrement les gruyériens – qui sont les plus appréciés et, par conséquent, les plus nombreux. Leurs façons d'être et de s'habiller sont imitées

<sup>12</sup> Cette remarque de la femme d'un vacher de la région de la Dôle montre assez combien le rôle du spectateur est important lors de semblables cortèges: «C'est beaucoup plus beau de s'en aller par la région de Trélex, depuis qu'il y a des maisons de week-end là-haut, à la lisière de la forêt. Car ainsi, nous avons au moins des spectateurs.»

<sup>13</sup> ... que l'on découpe tout simplement dans le fonds d'un chapeau de feutre.



à plus d'un titre. Eux-mêmes se savent passés maîtres dans ce domaine et bien supérieurs aux Vaudois. Et cependant, on constate également parmi eux de curieux mélanges dans l'accoutrement. Ils apparaissent vêtus, eux aussi, souvent du costume des armaillis bernois.

Enfin, là où les hommes ne portent plus de costume typique lors de la «montée», les jeunes, tout au moins, y demeurent encore attachés. C'est leur père qui, souvent, le leur a acheté, pour son orgueil à lui et pour leur plaisir à eux; il y a parfois même ajouté cette poche à sel, la «tâze» ou «œil», richement brodée (fig. 8).

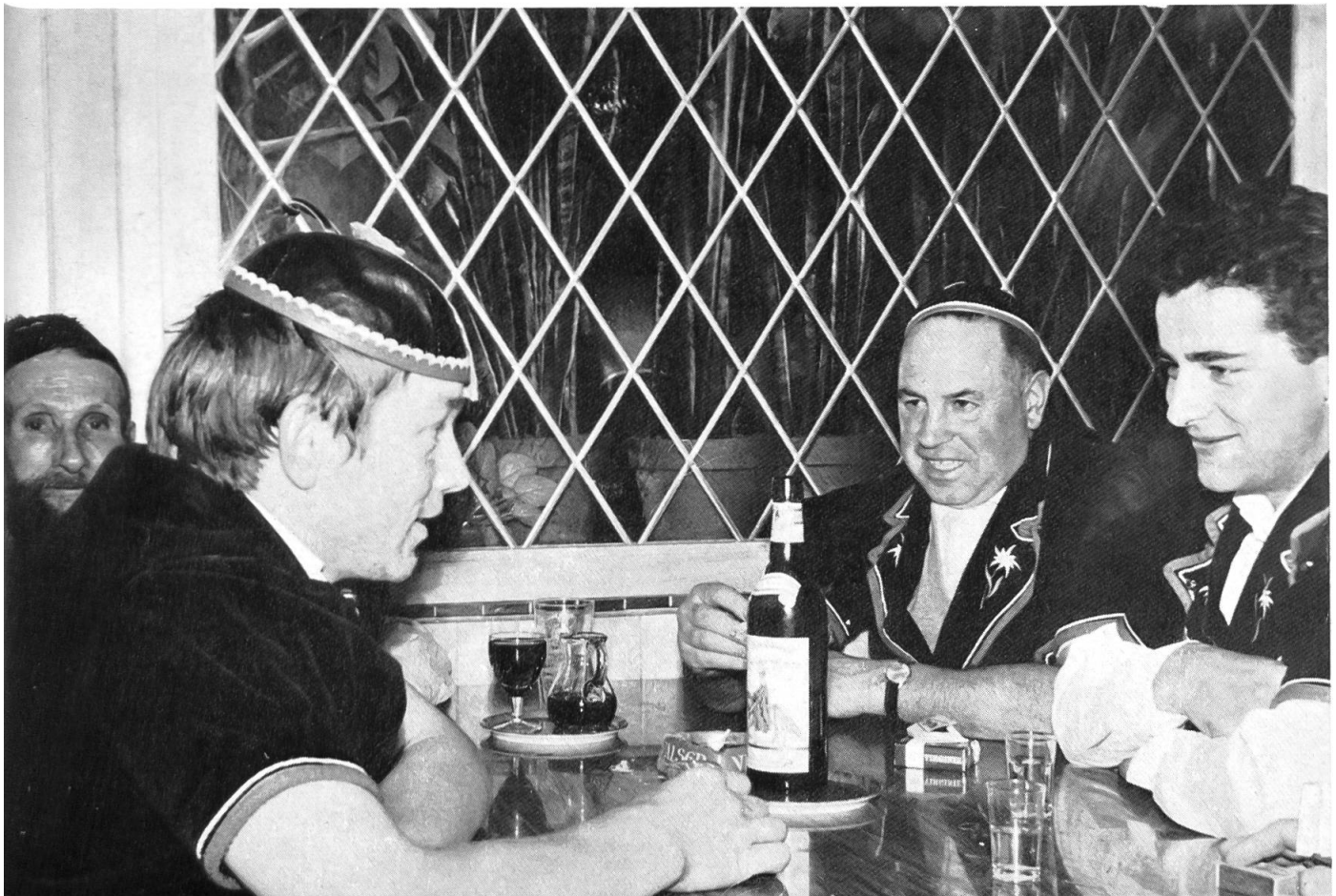
Le jour tant attendu arrive enfin. A peine les étables ouvertes, le troupeau se met en route, fougueux et emporté tout d'abord, puis progressivement assagi et finalement en bon ordre. Un récit de l'événement traduira mieux que quelques données d'ordre général l'impression produite par un tel cortège. Il s'agit ici d'un troupeau qui monta le 21 mai 1969 de Chevilly en direction d'un pâturage situé en-dessus de Vaulion. Sur la route de Moiry, peu après Juriens, dans la forêt, nous attendons les bêtes qui se sont mises en route vers les 6 heures. Il n'y a encore aucune circulation. C'est un matin de grand silence. Le chant de quelques oiseaux augmente encore cette impression de paix. Mais tout à coup notre oreille perçoit très loin un son métallique. Il y a comme un écho dans les plis et replis de la pente. Puis ce son s'accroît, devient harmonieux, multisonore, et voilà qu'au prochain détour du chemin les premières vaches paraissent. Elles vont d'un bon pas, précédées par un vieil armailli fribourgeois qui les hèle et les appelle de temps en temps. Le troupeau de vaches s'approche, le bruit des sonnailles augmente, devient un vacarme assourdissant. Des septante têtes de bêtes émergent deux sapins enguirlandés de roses rouges et blanches. Ils bougent et flottent sur cette marée de têtes et donnent au troupeau un air joyeux et triomphal. Plusieurs vaches portent une décoration entre les cornes. Un vacher marche à mi-hauteur de la colonne. C'est un Vaudois en costume fribourgeois. En queue du cortège suit un groupe: le patron, en costume des Ormonts, et un vieux barbu en fruitier vaudois qui porte un cor des Alpes sur l'épaule. C'est l'hôte d'honneur, invité par le paysan pour embellir la journée. Et puis les gamins en blue-jeans, tous avec des cannes. Tout ce monde stimule de temps en temps les bêtes en poussant des cris.

A huit heures et demie, nous arrivons à Juriens où une halte est prévue (fig. 3). Mais au café c'est la fermeture hebdomadaire. A la grande colère du patron, on refuse d'ouvrir. Nous continuons. La journée s'annonce chaude, les premières gouttes de sueur perlent sur les fronts. Quelques vaches profitent d'une inattention des gardiens pour s'évader dans les prés et brouter quelques bonnes bouchées d'herbe. Cela fait beaucoup courir les jeunes. Mais parfois même le patron se voit forcé de faire une de ces courses magistrales pour ramener quelque animal indiscipliné. Dans la forêt, cela va mieux. On a soin de ne pas trop pousser les bêtes. A l'arrière du troupeau, dans le tintamarre des cloches, on entend mal sa propre voix; il faut crier pour se faire comprendre. A la longue on est abasourdi, il y a comme une sorte d'euphorie qui vous prend.



Fig. 1

Fig. 2





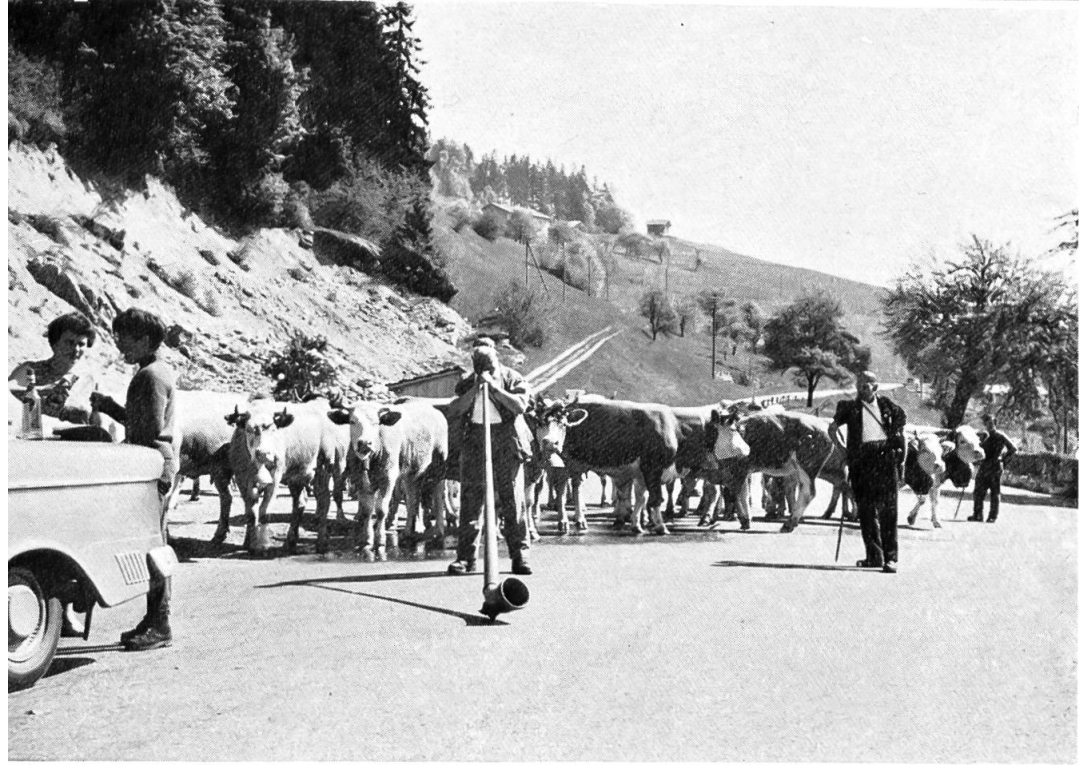
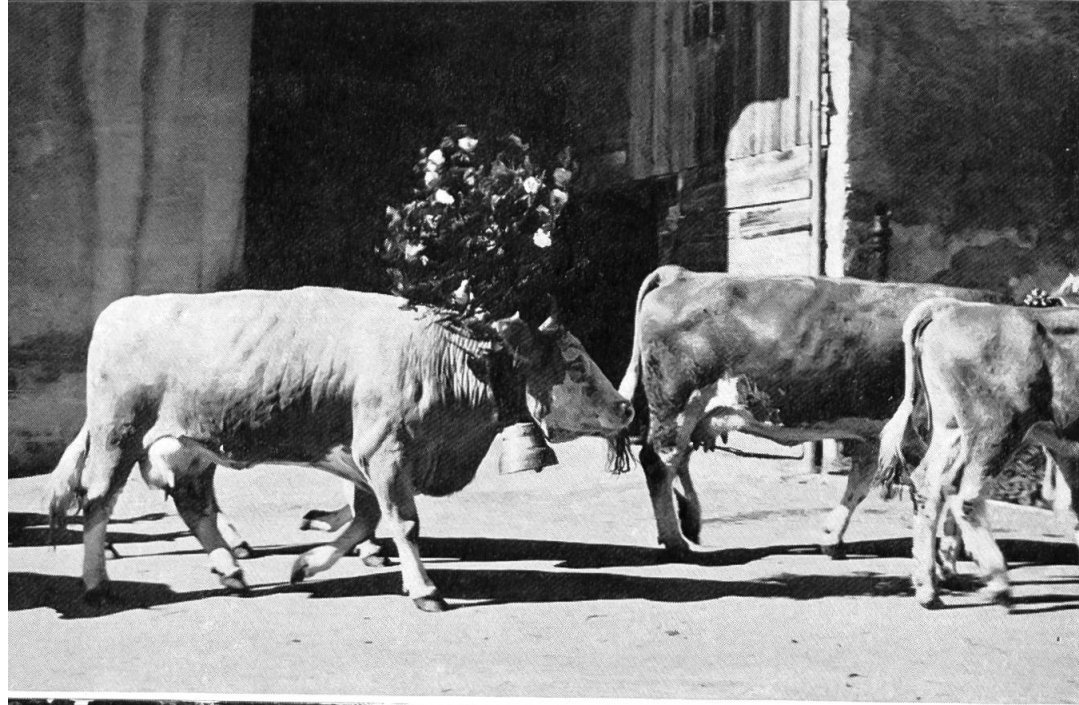
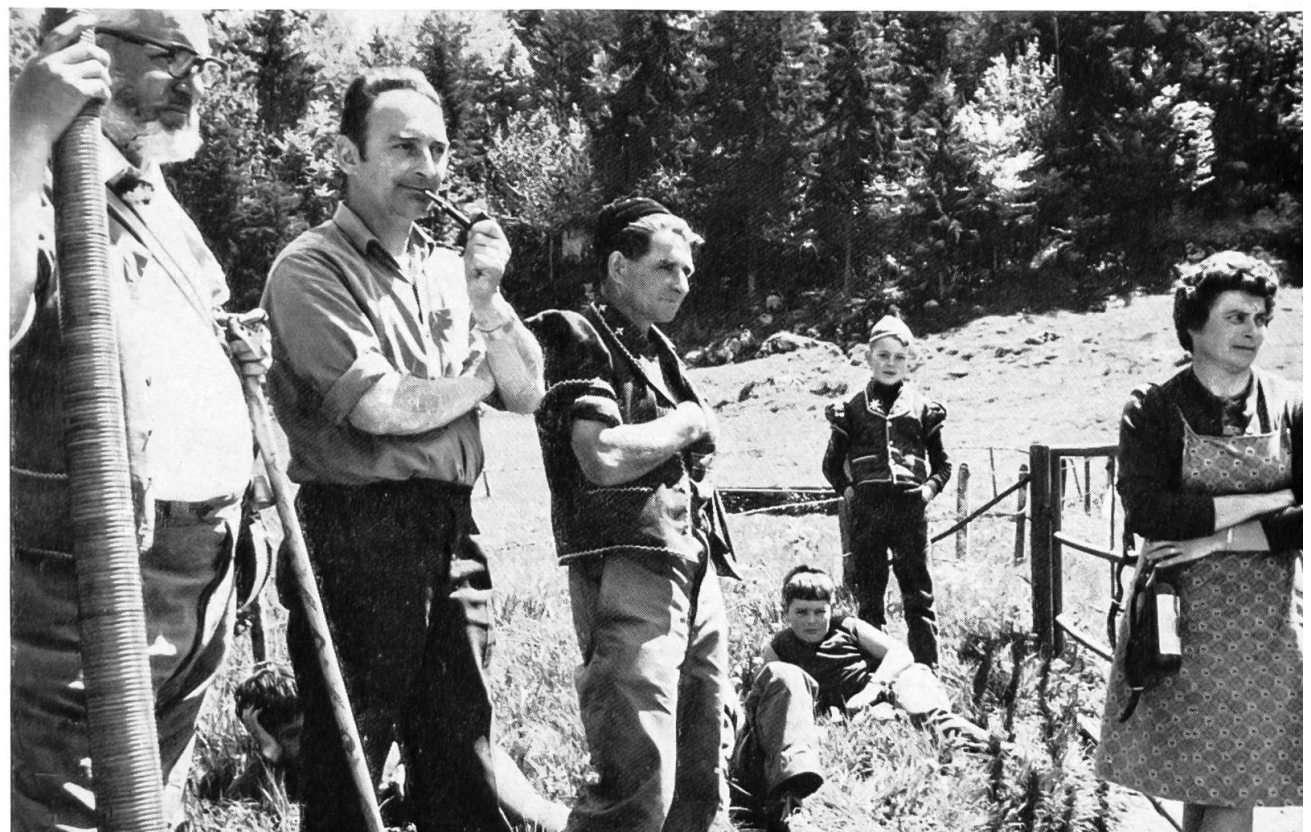


Fig. 3  
Fig. 4  
Fig. 5



Fig. 7

Fig. 6





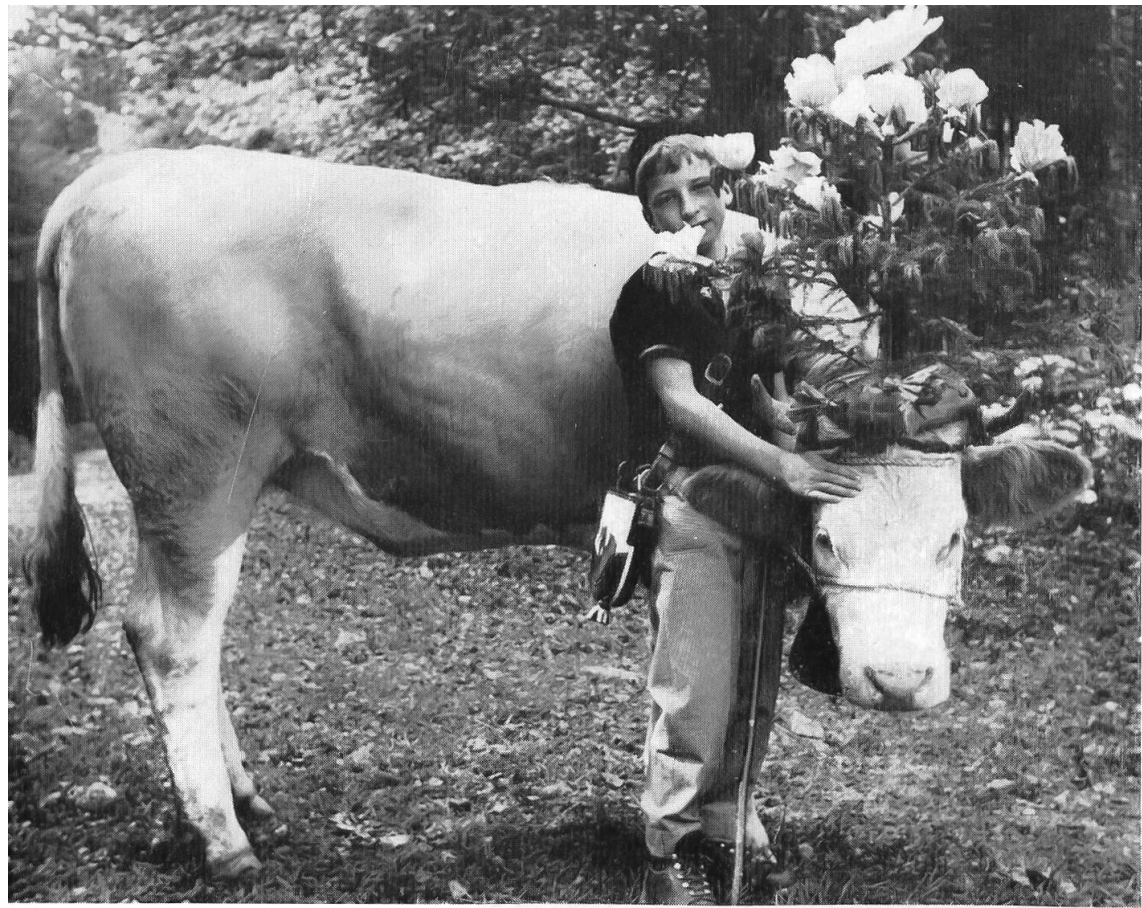


Fig. 8

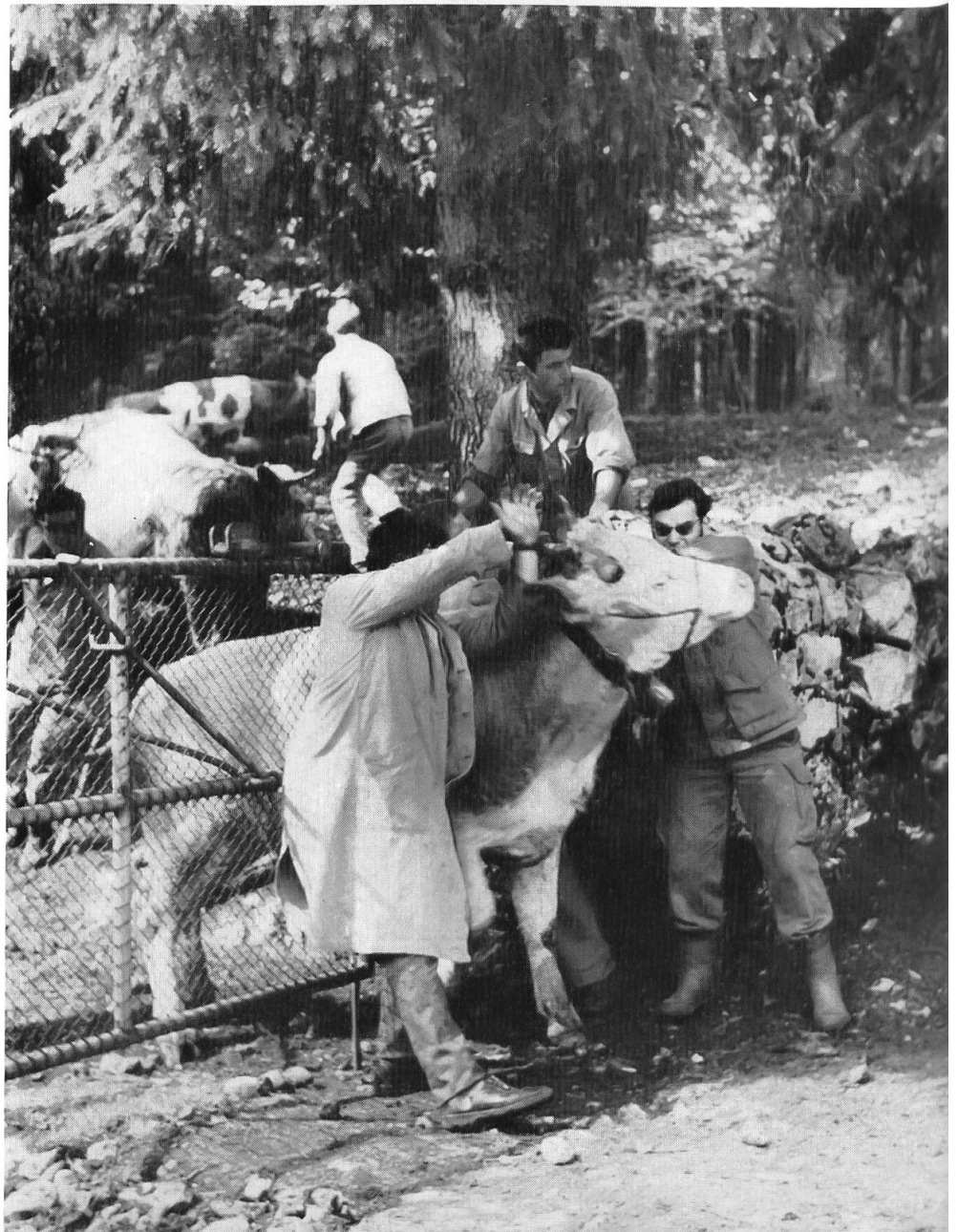


Fig. 9

La femme du paysan nous rejoint dans sa vieille Opel, bourrée de provisions et des effets des bergers. On fait halte à la jonction avec la route de Romainmôtier. Il y a là une carrière abandonnée où l'on rassemble les bêtes. Le joueur de cor se prépare. Dès les premiers sons, les vaches se calment et écoutent (fig. 4). On profite de ce moment pour boire un verre et manger quelques croissants.

Vingt minutes après, la marche reprend. A Vaulion, c'est l'attente. A l'approche du troupeau, les gens sortent de leur maison; on ouvre les fenêtres pour voir la parade. Les paysans qui se trouvent dans le village donnent leur appréciation (fig. 5). Ils échangent une poignée de main avec le patron qui s'arrête volontiers un moment pour causer, tandis que le troupeau continue sa marche. L'un des invités a garé sa voiture au-dessus du village; il y attend le bétail pour offrir un verre de vin aux bergers. Maintenant les bêtes avancent plus péniblement, la route monte passablement et on sent croître leur fatigue. Mais l'alpage n'est plus loin. Là, le troupeau déferle sur le pré et commence à brouter l'herbe tout en avançant lentement vers le chalet. Les hommes montent au chalet. Là, demeurant dehors, ils prennent un peu de repos en attendant le repas. A l'intérieur, déjà les femmes s'affairent à sa préparation. Pendant ce temps, les hommes «font la causette»; de nouveaux participants arrivent, on les accueille par une cordiale poignée de mains. Le maître de maison débouche une bouteille de vin blanc, en vide lui-même le premier verre, comme le veut la coutume; puis, l'on boit à la ronde, une fois, puis plusieurs. On débouche une autre bouteille, on «trinque» à la santé les uns des autres, on commente encore une fois les détails de la «montée», tout en jetant, de temps à autre, un coup d'œil du côté du troupeau en train de brouter. Ainsi s'écoulent quelques bons moments pleins de détente et de cordialité (fig. 6). «On a bien le temps»; l'heure passe facilement de la sorte! Le joueur de cor des Alpes en profite pour faire une fois de plus apprécier ses talents. Enfin, le maître convie tout le monde à table, les femmes ayant appelé en vain plus d'une fois. A l'intérieur, on prend place à la longue table, à un bout les hommes, à l'autre, près de l'âtre, les femmes. Puis c'est le «repas de la montée», avec sa suite de plats traditionnels servis à peu près partout de la même manière: une soupe, un plat de viande froide, lard et jambon, puis un rôti de bœuf, des nouilles et de la salade. Avec cela du vin, blanc ou rouge. Pour terminer, on boit le café noir (sans lait) avec un bon coup d'eau-de-vie, de «pomme». La conversation est des plus animées; il est question de la «montée», des choses de la montagne; on y parle de connaissances communes, de politique locale. Puis, un des vachers ayant apporté son gramophone, on met un disque de musique champêtre. L'ambiance se fait manifestement plus gaie; les hommes se mettent à plaisanter, riant les uns des autres, les boutades fusent dans de grands éclats de rire (fig. 7). Parfois on se met à chanter. Ce sont alors des airs patriotiques, particulièrement de ceux qui vantent la beauté des montagnes. Il me souvient d'avoir pris part à l'un de ces repas où le préfet lui-même, grand amateur de chant, avait, à la demande générale, «poussé son couplet» le plus simplement du monde!

Au cours de ces repas, ce sont les hommes qui jouent le premier rôle; les femmes écoutent, admiratives<sup>14</sup>; elles ont d'ailleurs à s'occuper du service.

On ne se lèvera de table qu'après deux bonnes heures au moins. Les femmes mettront de l'ordre dans la cuisine; quant aux hommes, ils se rendront à l'extérieur, afin d'installer la machine à traire ou de mettre la main à l'une ou l'autre tâche. Les vachers remettront leurs habits de tous les jours et leurs bottes; car, sous peu, il sera temps de traire. On conduit les bêtes à l'étable, on leur enlève leurs grosses cloches et tous leurs ornements. Les cloches sont mises à leur place d'honneur dans le chalet, tandis qu'on suspend les «sapins» à quelque solive où ils se faneront tout au long de l'été, à moins qu'on ne les ait jetés tout de suite. A l'automne, pour la descente, on confectionnera d'autres décorations.

Déjà les convives commencent à prendre congé avec quelques paroles aimables et une poignée de mains. Sur le chemin du retour, en direction de la vallée, on fait ici et là une courte halte, pour boire un verre, et souvent, l'on termine la journée dans le carnotzet de l'un des propriétaires<sup>15</sup>. Quant au berger, il est demeuré là-haut. Pour lui commence, dans toute sa monotonie, la vie quotidienne de la montagne, avec ses jours de soleil et ses jours de pluie où tout est opaquement voilé et que passent entre les sapins des rideaux de brumes chargées de pluie.

Quand ce n'est pas un seul propriétaire qui «monte» au pâturage, mais que plusieurs membres d'un syndicat y mènent leurs bêtes en commun, le «repas de la montée» est, la plupart du temps, beaucoup plus simple. C'est de leur sac de montagne que les hommes tirent leur subsistance, chacun ayant emporté son pique-nique, puisque les femmes, dans ce cas-là, demeurent en général à la maison. Ainsi dîneront-ils d'un peu de jambon cuit, d'œufs, de saucisse, de fromage, et, naturellement, de vin à profusion. La plupart du temps, un café fort termine la collation. Certains groupes couronnent leur montée au pâturage d'une fondue prise en commun.

Avant la motorisation, il y a de cela encore 50 ou 60 ans, c'était généralement un repas froid qui était à l'ordre du jour. Prenaient place alors, dans le cortège, tirés par des chevaux, de grands chars à échelles sur lesquels on avait entassé la vaisselle destinée au chalet, le chaudron à fromage, les «bagnolets»<sup>16</sup> (baquets à lait) de bois et de fer, les bidons, les «mitres»<sup>17</sup>, récipients ovales faits de bois, des «seillons»<sup>18</sup>, etc. et, bien entendu, tous les ustensiles nécessaires à la fabrication du fromage. On y ajoutait des gerbes de paille qui allaient servir à la confection des paillasses

<sup>14</sup> Là où il y a des tables en grand nombre, les femmes demeurent à part.

<sup>15</sup> Ce besoin marqué pour l'alcool lors de semblables expéditions pose un problème pour le trafic routier. Il n'est pas rare de voir se produire, pour cette raison, de graves accidents.

<sup>16</sup> BRIDEL, Glossaire 24.

<sup>17</sup> BRIDEL 250; LUCHSINGER, Molkereigerät, 9s.

<sup>18</sup> Petite seille à une oreille. BRIDEL 349; LUCHSINGER, 17.



sur lesquelles dormiraient les bergers. Il y avait en outre le char à cochons, dont on avait consolidé les côtés avec des planches, sur lequel on transportait les plus gros porcs dans des caisses couvertes d'un filet, afin qu'ils ne puissent s'en échapper. Cela grognait que c'en était une joie, surtout une fois qu'on avait attaché aux côtés du char, ces petites cloches nommées grelots. «C'était pour faire du bruit. Cela faisait toujours un tralala à la montée.» Parfois, ces chars précédaient le troupeau pour arriver les premiers au pâturage.

Les auberges des cols de montagne, tels l'ancien Asile du Mollendruz ou l'Hôtel du Marchairuz, ont une signification toute particulière pour les cortèges de «montée». C'est à cet endroit que troupeaux et bergers, et surtout ceux qui s'en vont vers la France, font halte vers minuit. Les bêtes s'installent dans des parcs à bestiaux spécialement aménagés à cet effet, ou bien se couchent, fatiguées, sur le bord de la route. Les vachers, eux, vont se réconforter dans la salle commune de l'auberge: «Alors, dans le café, ils déballent leurs gros paquets, leurs saucissons, leurs fromages, leurs œufs. Ils y font pique-nique. S'ils arrivent mouillés, ils mettent leurs habits à sécher contre le fourneau. Cela sent l'humidité, la paille, la bouse; une sorte de buée s'évapore, c'est «formidable» comme ambiance. Ils mettent leurs chaises autour du fourneau pour se sécher. Et il y en a qui dorment sur la table ou qui demandent une petite place à l'écurie pour y «roupiller» une heure et demie.» Et Madame Simond, du Mollendruz, d'ajouter: «Avant, c'était sensationnel. On a toujours bien aimé cette période de la montée.» Autrefois, l'auberge restait ouverte de dix à onze nuits de suite au début de la belle saison; de nos jours, plus que cinq à six nuits seulement. La tenancière ne retrouve plus l'ambiance d'autrefois. Les gens sont pressés. Les choses ont bien évolué au cours de ces dernières années, à cause de la motorisation.

Les transhumances qui se portent du côté de la France ont un caractère bien particulier. Elles n'ont lieu qu'à certains jours, suivant un horaire précis, fixé d'avance par les organes de douane. Le vétérinaire français et les deux douaniers respectifs attendent les bêtes à la frontière. C'est à grand-peine que les vachers retiennent en-deça des clôtures le troupeau qui se presse à la barrière. Il faut laisser passer les bêtes une à une par un portillon<sup>19</sup>, afin que chaque numéro soit dûment contrôlé et porté sur une liste (fig. 9). On peut assister, à ce portillon, à des scènes brutales, à de véritables petites corridas, car les bêtes, et surtout le jeune bétail, se raidissent opiniâtrement devant le passage. On pousse, on se bouscule, on se chicane, et soudain, l'une d'entre les bêtes s'échappe et, du même coup, met les autres en émeute. Cela occasionne une mêlée sauvage et il peut arriver alors que l'une de ces jeunes bêtes récalcitrantes entraîne avec elle un des garçons qui tente de la retenir. Lorsqu'un troupeau a passé, on reprend haleine. Parfois le douanier, dans sa guérite, reçoit un

<sup>19</sup> Dans la mesure où elles ne s'accomplissent pas en camion. Les formalités douanières ont alors lieu directement dans la voiture.



panier garni de bouteilles de vin, de fromage, de saucisses; ces gestes d'amitié facilitent les formalités douanières.

Combien de temps les troupeaux monteront-ils encore au pâturage selon ces rites traditionnels? Partant des villages du pied du Jura, il y aura certainement encore de nombreux cortèges dans la décennie à venir... mais chaque année, il y en aura moins! Suivant l'évolution actuelle des choses, la tendance va vers le transport de bétail en grand. Des entreprises spécialisées se rendent chez le particulier, prennent le bétail en charge au sortir de l'étable et quelques heures plus tard, les bêtes sont au pâturage. Tout cela se fait sans fatigue, mais également sans charme et sans éclat. «Le camion, c'est moche», me disait un vacher d'un certain âge. C'est pourtant à lui qu'appartient l'avenir; c'est lui qui, un jour, dominera toute la scène de la montée au pâturage. Alors disparaîtra l'une des dernières traditions de notre vie alpestre et une page de plus se sera tournée irrémédiablement dans le grand livre de nos coutumes folkloriques héréditaires.